

Title	Histoires françaises de Nagaï Kafû <<Débauche>> (chapitres VI et VII)
Sub Title	永井荷風「放蕩」(第六、七章)(『ふらんす物語』)(フランス語訳)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2016
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.63 (2016. 10) ,p.65- 74
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20161031-0065

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Débauche » (chapitres VI et VII)

YAMAMOTO Takeo

Le plus long conte des *Histoires françaises*, « Débauche » se terminera dans la traduction ci-dessous. Le protagoniste Sadakitchi, diplomate, reçoit, dans son bureau, une lettre de sa maîtresse française Rosanette qu'il venait de quitter : tombée gravement malade, elle lui demande de l'aider. Or il ne lui répond plus en cherchant à être un homme sans cœur. Par ailleurs, il a des nouvelles de son ancienne maîtresse américaine Ama. Elle le prévient de sa mort prochaine à cause de l'endémie qu'elle a contractée à Panamá où elle séjourne en tant que femme de mauvaise vie. Cette nouvelle le laisse stupéfait un moment. Mais un de ses amis français l'invite par téléphone à aller à Montmartre, il accepte volontiers. Les plaisirs l'emportent sur la fin d'une femme aimée ! Seulement Sadakitchi imagine son cadavre qui comme dans un poème de Baudelaire est mangé par les vers. Enfin, quant au dernier chapitre, Kafû situe la scène dans l'enceinte de Thiers, les dernières fortifications de Paris. Cette enceinte était utilisée par le peuple comme une promenade. Elle est décrite plusieurs fois dans la littérature française, par exemple dans le chapitre XII de *Germinie Lacerteux* d'Edmond et Jules de Goncourt. Il se peut que le passage de Kafû qui fréquente leur œuvre, s'inspire du leur.

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 82–90.

Sadakitchi se promène sur le talus de l'enceinte entourant Paris. Il travaille à l'ambassade du Japon près de l'Arc de Triomphe, tandis qu'il vient ce jour-là au bout de la capitale. Au-delà des fortifications, le héros voit la verdure, le soleil, les nuages... il respire l'air frais. Qu'est-ce qu'il en pense ? Le titre de ce conte sera, plus tard, modifié : « Nuages ». Oui, la vie de Sadakitchi est comme des nuages qui flottent dans l'air qu'il voit depuis le talus. Sadakitchi ressemble enfin plus ou moins à Kafû qui a mené une vie de débauche.

« Débauche » (chapitres VI et VII) des *Histoires françaises* traduit du japonais par Takeo Yamamoto

VI

Lorsqu'il est rentré chez lui, il a trouvé une lettre qui aurait été distribuée ce soir-là. C'était une lettre de Rosanette, son ancienne maîtresse. Depuis ce moment-là, heureusement, elle ne l'avait plus tapé d'argent, elle avait donc semblé y renoncer, pourtant elle le dérangeait encore. Comment ! À cause de sa maladie grave qui ne guérissait pas, elle n'était plus capable de continuer son métier et n'avait personne sur qui elle pourrait compter, ni médicament ni nourriture même, – c'était pour ça qu'il y avait des asiles à Paris, les hôpitaux publics étaient établis par le gouvernement ! s'est dit Sadakitchi tout seul en colère. Laisse tomber. Tout était de sa faute, elle ne réfléchissait pas à son avenir. Il lui avait donné un salaire convenable à ce moment-là. Bien qu'elle fût sa maîtresse une fois, il n'était pas obligé d'intervenir jusqu'à sa question fatale. Sa décision impitoyable lui a plu lui-même, il a mis sa lettre en boule pour la jeter dans la cheminée et s'est couché dans son lit. On éteint la lumière, la fenêtre seule devient claire, on voit le ciel nocturne d'été étoilé. Il voulait s'endormir, mais il ne lui était pas facile de le faire en se sentant vaguement dépaysé, car il prenait l'habitude de passer une nuit blanche dehors. Il s'est rappelé encore une fois Rosanette en ayant pitié d'elle bizarrement. Et en plus, si jamais elle mourait, elle en aurait de la rancune contre lui ? Cela lui faisait peur. Qu'il était bête ! Avec grand effort, Sadakitchi a essayé de devenir, de nouveau, un cœur d'acier comme tout à l'heure. Comment les hommes ne pouvaient être carrément ni cruels ni miséricordieux ? Il n'y avait aucun animal plus indécis, servile et plein de regrets que l'homme. Il n'y avait aucune relation plus embarrassante que celle hu-

maine. On ne pouvait pas entretenir et quitter une seule femme sans aucune question.

Sadakitchi voulait plus ou moins donner de l'argent à la femme malade, mais il pensait qu'il valait mieux commencer à fréquenter une comédienne avec cette somme, bien qu'elle ne soit pas trop importante, enfin toujours indécis, il s'est endormi. Le lendemain matin, quand il est arrivé à l'ambassade, trois ou quatre lettres étaient sur son bureau. Il a trouvé une lettre dont l'adresse était modifiée en lettres rouges et qui semblait avoir été plusieurs fois réexpédiée, il l'a ouverte, la première, et c'était une nouvelle d'Ama qu'il avait reçue après une longue période de silence.

Ama, qui l'avait aimé autrefois à Washington, est allée travailler au terrain nouvellement défriché à Panamá où beaucoup de gens entraient pour les travaux du canal, mais en moins de trois mois, elle a attrapé une endémie, et à la fin de sa vie, elle lui a envoyé ses derniers vœux de bonheur à son ancien amoureux. Sa lettre contenait moins de dix lignes dont les lettres étaient si difficiles à lire qu'on pouvait deviner la douleur qu'elle éprouvait en l'écrivant. Étourdi, il ne pouvait rien penser un moment. Ama – c'était le son qu'il avait tout à fait oublié depuis trois ans. Pour quelle raison elle était allée à Panamá ? Sadakichi a semblé voir clairement cette sorte de femme fanée qui devenait pas à pas déchu. Ama avait dû ne plus pouvoir manger aux États-Unis pour aller jusqu'à cette sorte de lieu, tout en cherchant des techniciens et ouvriers comme ses clients. La pauvre ! C'était à cause de lui.

Réveillé par le son du téléphone ainsi que soucieux du regard de ses collègues, Sadakitchi ouvre les autres lettres d'une manière significative : la première était une nouvelle de son ancien camarade d'école, qui était en déplacement d'affaires dans un magasin aux États-Unis, traitait de la vie chère à New York, de son indemnité de séjour insuffisante, de ses fréquentations embêtantes, et enfin de son envie vague de Sadakitchi fonctionnaire ; ensuite, la seconde était celle d'un homme enseignant dans une université privée

après être sorti de son école comme s'il n'y avait pas la moindre progrès depuis des années, qui demandait l'opinion de Sadakitchi situé au milieu de la diplomatie mondiale en parlant des questions balkaniques, du désarmement de la marine anglo-allemande, et enfin de l'intervention au Maroc. Cette attitude du type qui ne lisait que des livres au Japon l'ennuyait. Ou plutôt elle l'épouvantait à cause de son étroitesse. Lui, lorsqu'il lisait un journal, il ne s'intéressait qu'à la rubrique des spectacles, en ne lisant aucun article. Sadakitchi seul s'est ri agréablement, dans son cœur, de son ignorance et de sa paresse.

L'après-midi, il a reçu un coup de téléphone. C'était un Occidental intime avec lui qui lui a demandé de venir à un théâtre à Montmartre ce soir-là. Sadakitchi a eu le cœur qui battait à grands coups tout en écoutant ce qu'il lui disait : une comédienne familière avec cet Occidental revenant de ses représentations aux États-Unis venait de rejoindre la troupe de théâtre, il devait donc la féliciter et en plus, il y avait, dans cette troupe, des comédiennes qui adoraient les hommes japonais.

Le soir, Sadakitchi se peignait de nouveau avec la raie au milieu, se limait les ongles, se frisait la moustache, finissait de préparer son habit et fumait une cigarette turque odorante devant une grande glace. Dans la glace, se reflétait clairement la fumée d'un bleu foncé, immobile, qui ne montait pas vers le plafond et qui ne s'en allait pas vers la fenêtre, flottait longtemps dans la chambre tout à fait fermée. La lumière éclairait des flacons, des coffrets, de petits instruments rangés sur la commode : parfum, ciseaux, rasoir, fer à friser, eau de Cologne, crème à raser, poudre. Facilement content comme une jeune fille, Sadakitchi se sentait même les remercier : ces trucs l'embellissaient. La toilette et le maquillage seuls les distinguaient des barbares, des animaux sauvages, des plantes et de la terre, il pensait à tout le pouvoir artificiel et technique, et grisé, il rêvait du palais et des grandes dames au XVIII^e siècle, sous l'Ancien Régime.

Il sortait de sa chambre, l'escalier était tout sombre : le concierge semblait avoir oublié d'allumer le gaz, l'air était humide, il se souvenait soudainement de la fin d'Ama à laquelle il n'avait plus pensé. Ama devrait être déjà morte maintenant. Son beau corps devait être pourri et il y aurait des vers dedans. Son beau corps – Ç'avait été vraiment doux, gros, lisse. Ce corps était déjà pourri au-delà des mers, celui qu'il avait touché familièrement et goûté chaque nuit pendant deux ans accomplis. Sadakitchi s'est inconsciemment effrayé à frémir de peur, mais lorsqu'il a poussé la porte après avoir descendu tout l'escalier, comme s'il avait percé un nuage du paradis, les rues de Paris de la nuit d'été, dont les lumières étaient fraîches, se déployaient brillamment sous ses yeux. Il a appelé un fiacre comme un fou et a dit au cocher d'aller le plus rapidement possible.

Le fiacre, dont le cocher faisait claquer son fouet, descendait tout droit les Champs-Élysées. Devant et derrière celui de Sadakitchi, se succédaient des fiacres où étaient des femmes dont on voit clairement le beau visage, éclairé par les réverbères des deux côtés de l'avenue. La senteur de leur parfum effleurait, au vent, son visage. Sadakitchi s'en est tout de suite enivré. Il a imaginé différentes scènes amusantes de ce soir-là. Un foyer des artistes, où des comédiennes se déshabillaient, lui venait à l'esprit. Son fiacre est passé juste devant le théâtre Marigny, il y avait beaucoup de monde sous les lumières claires. Son fiacre est arrivé à la place de la Concorde. Le haut obélisque se dressait comme une silhouette blanche. Les grandes sculptures, placées par-ci par-là, paraissaient des fantômes. Le vent froid de la Seine battait contre lui. Sadakitchi a pensé de nouveau à Ama. Mais ce n'était plus une tristesse ni une peur, les sentiments qu'il avait éprouvés d'abord et ensuite. Au-delà de la place, il y avait une grande rue prospère et fréquentée vers laquelle approchait en un instant son fiacre. On entendait de la musique. Ah ! Sadakitchi a considéré lui-même que son cœur fragile était triste, il ne pouvait plus pleurer même une nuit, fidèle à son ancienne amie, pour sa

mort.

VII

Un après-midi à la fin de mai. Des désœuvrés sont couchés sur le talus des fortifications qui entourent Paris capitale. À l'intérieur des fortifications est la ville de Paris dont les toits gris sales sont innombrables comme la mer. Au-delà du talus, on découvre, à perte de vue, des champs et le ciel. Si quelqu'un qui habite longtemps dans un quartier près du pont Neuf ou d'un faubourg vient à se rendre près d'ici, étonné et effrayé, il lui sera curieux d'aspirer l'air frais à pleins poumons.

À mi-pente du talus du côté donnant sur la ville, les platanes, qui se dressent par-ci par-là, étendent leur belle tente de jeune feuillage sur les gens couchés, tandis que la pente du côté, qui descendent, du sommet, vers le fond du fossé profond et sec, est tout à fait couverte d'herbes folles dont le vert foncé et vivant, en plein soleil, brillent à tel point qu'il est éblouissant. On peut clairement discerner, sur le terrain vague au-delà du fossé, quatre ou cinq femmes retordant des cordes, bien qu'elles soient petites au loin. Il y a un potager derrière les petites maisons se trouvant côte à côte. En plus, du linge flotte au vent parmi de belles fleurs de toutes les couleurs. La ville campagnarde de la banlieue continue encore, quatre ou cinq hauts bâtiments à la parisienne, des usines dont deux ou trois cheminées s'élancent, tous exposent complètement leur derrière qui semble pauvre, à perte de vue, à droite et à gauche, du bois et du champ de nouvelle verdure s'étendent, la fumée de locomotives à vapeur, passant parfois, qui paraît un panache d'autruche mis au chapeau de femmes, jaillit doucement et plane parmi les bois. Dans le lointain, le soleil seul brille, tandis que tout le reste est brumeux, des rangées effrayantes de nuages lustrés de plomb bougent lentement vers l'est.

Différents buits, qui viennent je ne sais d'où, semblent retentir à travers des rangées de nuages, jusqu'au bout du ciel, tant il y règne un silence. Mais

on ne manque jamais d'entendre parfois le train passer derrière le talus. Tout à coup, tout au loin, les marteaux se mettent à résonner dans une forge, tandis que, tout près, un phonographe commence à passer une chanson populaire parmi les maisons au-delà du fossé. C'est peut-être un cabaret où se réunissent des artisans.

Trois ou quatre hommes les premiers ont dressé l'oreille, ceux qui portaient une blouse jaune clair, avaient l'air d'artisans et bavardaient d'une voix profonde, couchés sous les arbres du talus. L'un est monté sur le sommet du talus pour promener, à plusieurs reprises, ses yeux sur l'endroit d'où venait le son, bien qu'on ne puisse jamais le trouver. Un autre chante avec la chanson d'un phonographe, en secouant la tête. Un vieux faubourien cesse de lire le journal et regarde, par-dessus ses lunettes, ces artisans sans gêne. La jeune fille de 12 ou 13 ans, gardant un enfant, sourit toute seule en l'écoulant de toutes ses oreilles. La main dans la main avec une jeune femme qui a l'air d'un peintre, l'étudiant en tenue misérable, faisant la sieste, se réveille. Mais après avoir vu le visage de la femme qui dort encore paisiblement, l'homme oisif s'est mis à fumer. La brise printanière tourne les pages d'un recueil de poèmes près des deux.

On n'entend plus le phonographe.

Les gens très désœuvrés de l'après-midi ont regardé à ce moment-là, comme s'ils s'étaient préparés ensemble, un *gentleman* en tenue correcte marchant de loin sur le talus. Son panama neuf, son gilet gris, son veston rayé olive noirâtre, une parure voyante à motif de tissu sur son col. Le pommeau d'argent de sa canne à la main étincelle au soleil. Il se fait remarquer étonnamment dans ce quartier faubourien, comme si un jeune aristocrate se promenait en cachette.

De plus, c'est le visage de ce *gentleman* qui a piqué la curiosité aux alentours. Un étranger—un Japonais—ce *gentleman* était Sadakitchi. Ce jour-là, il s'est absenté de son travail à l'ambassade sans raison précise. Et il est

venu au hasard jusqu'à un tel endroit pour se promener. Il s'est installé sous un arbre un peu loin, les mains croisées sur les genoux des jambes allongées, il contemplait tout ce qu'il voyait : ciel, nuages, soleil, verdure, maisons.

C'était hier soir. Comme le vieux pressent sa mort à cause de quelque chose de peu important, sur le chemin du retour au petit matin habituel, apercevant une étoile filante tombant sur la Seine, Sadakitchi pensa qu'on le muterait bientôt à coup sûr, puisqu'il avait déjà travaillé plus de trois ans à Paris. Comme il était un tel débauché, il ne pouvait pas retourner au Japon, il espérait qu'on le muterait en Amérique du Sud ou en Espagne, cimetières des diplomates japonais incapables, voilà ce qu'il a écrit à une connaissance qui avait de l'influence dans le bureau principal. Quand il a fini d'écrire sa lettre, de petits oiseaux gazouillaient au-delà des fenêtres.

Des rangs de nuages impressionnants, se déplaçant lentement sur l'horizon qu'il voyait au loin à ce moment-là, il les trouvait vaguement curieux. Il ne pouvait s'empêcher de sentir que le paysage avait quelque chose de triste malgré le beau temps. Il allait oser payer la comédienne qu'on lui avait présentée deux ou trois jours avant dans un théâtre montmartrois, pour toute la somme qu'il possédait, même pour tous ses bijoux et sa montre d'or, puis après cette seule nuit de plaisirs, le lendemain matin, allait-il se jeter dans la Seine pour exposer son cadavre dans la morgue ? Cela ferait sensation. Son nom serait imprimé en beaux caractères dans tous les journaux parisiens. Cela serait traduit dans les journaux japonais dont l'impression était sale. Il trouvait cette fin de sa vie incomparablement tragique. Cette imagination l'a enivré.

Mait tout de suite après, lui est venue une idée froide, vraiment dégoûtante, sans couleur ni nuance ni force, que Sadakitchi avait souvent, au point qu'elle l'a déçu lui-même : il ne fallait pas faire une chose pareille, insipide, théâtrale. Le suicide lui semblait déjà vaguement embêtant et ennuyeux. Il espérait être tué, ce jour-là, sur le chemin du retour, d'un seul coup, à cause

d'une collision du train dans lequel il monterait. Sadakitchi, la tête baissée, a regardé ses mains douces et jolies qui étaient posées sur les genoux, les jambes allongées sur l'herbe. La bague ornée d'un rubis et celle de diamants brillent sous le soleil.

Tout à coup, un sifflement, et il a entendu des chèvres bêler. Les gens désœuvrés, couchés sur le talus, ont fixé leur regard ennuyeux vers eux encore une fois, comme s'ils s'étaient préparés ensemble. Sept ou huit chèvres ont été libérées sur le talus par un garçon portant une culotte, un fouet à la main, une mèche sur le front. Les chèvres, continuant à bêler comme si elles le remerciaient, descendent en courant jusqu'au fossé profond et sec et commencent à dévorer les jeunes herbes très vertes.

Le phonographe s'est remis à passer une chanson populaire. Quand le jour serein d'été tombe-t-il ? Le jour serein d'été.